

AGORA

Patrick Baudry



La pornographie et ses images

La différence entre érotisme et pornographie n'est-elle qu'affaire de convention? La discrimination qu'on peut proposer entre des genres ou des registres n'est-elle que subjective et arbitraire? Prenons un exemple :

POCKET

027016107

30

LA PORNOGRAPHIE
ET SES IMAGES

160
82
2002-5748

LA PORNOGRAPHIE
ET SES IMAGES

— AGORA —

Collection dirigée par François Laurent

PATRICK BAUDRY

LA PORNOGRAPHIE
ET SES IMAGES

ARMAND COLIN

DL-1210 2001 43391

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Armand Colin/Masson, 1997

ISBN : 2-266-10139-0

PHS

à Myriam

« L'image, nous l'éprouvons, est un bonheur, car elle est une limite auprès de l'indéfini, possibilité d'arrêt au sein du remuement : par elle, nous nous croyons maître de l'absence devenue forme, et la nuit compacte, elle-même, semble s'ouvrir au resplendissement d'une clarté absolue. Oui, l'image est bonheur – mais près d'elle le néant séjourne, à sa limite il apparaît, et toute la puissance de l'image, tirée de l'abîme en quoi elle se fonde, ne peut s'exprimer qu'en lui faisant appel. »

Maurice BLANCHOT

« Le besoin de rapprocher les choses spatialement et humainement est presque devenu une obsession aujourd'hui [...]. Il y a un besoin de plus en plus compulsif de reproduire l'objet sous forme photographique, en gros plan... »

Walter BENJAMIN

Introduction

« L'âme n'est pas une exigence
d'immortalité, mais une impossibilité
d'assassiner. »

Emmanuel LEVINAS

La pornographie des vidéocassettes constitue un phénomène massif et un analyseur plus complexe qu'il peut y paraître des manières de *voir*. Ce n'est pas seulement la sexualité qui s'y montre qui explique l'ampleur d'un marché, mais les rapports au corps, à l'image, au récit, qui s'y trouvent eux-mêmes caricaturés. Muni de sa télécommande et préposé au défilement de la bande vidéo, le spectateur regarde peu mais *voit*. Ou l'on peut dire plutôt qu'il voit peu, mais *visionne*. En proximité d'un sexe qui semble à l'état brut ou pur, l'amateur de vidéo X joue avec la fausseté d'une mise en scène, se soustrait à l'emprise de la narration et échappe aux impératifs de la vérité ou du rapport à la vérité. L'« obsédé » trouve un paradoxal contentement : que la nullité des scénarios et l'ennui qu'ils procurent inlassablement deviennent des modes d'occupation de l'espace visuel (c'est-à-dire aussi bien mental et vital), que la surprise satisfasse toujours sa prévision, que le désir s'épuise. Voilà ce qu'il s'agit

de montrer. Voilà, du moins, une face de ce livre. Elle en comporte sans doute une autre, plus obscure. Liée par son obscurité à son objet lui-même. En ce qu'il ne s'agit pas d'un objet, justement, au sens où l'on le poserait devant soi avec le seul souci d'en contrôler les significations. Certains de mes collègues peuvent reprocher au genre de sociologie que je pratique que la manœuvre d'un terrain soit par trop lacunaire. Ici le terrain est nécessairement pratiqué. J'imagine que l'on s'en doute, puisqu'il s'agit de sexualité. Mais si c'est la distance au terrain qu'on met surtout en cause — en reprochant par avance l'excès de proximité ou l'excès de distanciation, l'illusion naturaliste ou l'éloignement intellectuel —, il faut alors dire d'emblée que tout l'enjeu de cette étude consiste à mouvoir une distance qui ne saurait être fixe. A propos du style d'une écriture, et pour en indiquer le piège, Henri Michaux parlait de « distance inchangée »...

Ce sont les positions tenues qui auront pu varier en fonction de situations et de logiques diverses. Voir, parler, écrire n'obéissent pas aux mêmes codes, ni aux mêmes possibilités de jeu avec ces codes. A la fin, il faut aussi s'absenter. Par volonté farouche, mal explicable à soi-même. Cesser de regarder pour dire. Pour commencer à dire et à raconter. Raconter : c'est-à-dire aussi bien faire part de ses hésitations, et des difficultés multiples au travers desquelles une recherche peut se tenter.

PRÉGNANCE DE LA PORNOGRAPHIE

C'est ainsi qu'on peut comprendre la pornographie la plus grossière, la plus ordinaire et aussi bien la plus prégnante d'aujourd'hui : non pas seulement comme ce qui porterait témoignage de nos manières de lit, mais comme forme de médiatisation de l'immédiat. En tendance, *dans* ou *par* la pornographie : l'annulation

du rapport au monde dans ce qui précipite vers autrui... Le sexe comme achèvement de l'histoire et non pas ou non plus comme son début supposé.

Mais il s'agit bel et bien aussi de sexe ou plus trivialement dit de « cul ». Et non pas seulement d'images de sexe. La pornographie qui annule ou éponge à la manière d'une prostituée pelliculaire et poreuse est aussi porteuse d'intensité et d'une excitation particulière. Peut-on la décrire ? Est-elle banalement et de façon tautologique excitation du sexe excitant ? C'est-à-dire, et de façon qui n'est pas seulement tautologique, répétition, représentation de la fébrilité qui attire et aime ? *Rejeu* (comme disait Marcel Jousse), quoique décalé, d'une fièvre qui prend et qui oblige d'en venir aux mains ? Bref, devant le matériel pornographique, on est bien obligé de régler un ordre du discours et de venir dire si ce n'est « d'où » l'on parle, au moins comment l'on tente de parler. En matière de sexe, le ton docte, s'il n'est pas médical, emprunte souvent au jeu de la possession. Que celle-ci s'affiche de façon spectaculaire ou qu'elle se susurre plus vicieusement peut-être. Peut-on tranquillement parler de ces choses et regarder à travers elles ce qui nous y tient et ce que nous en faisons ? Je le sais : la truculence associée à la vulgarité constitue un danger pour la préservation d'une dignité scientifique, et l'on peut comprendre que des écrans méthodologiques, l'exigence positiviste et militarisée du terrain (qui borne le social à la quantité et ledit terrain au territoire physique d'une enquête) servent à garantir l'étanchéité qui sépare le sujet de l'objet. Mais un trajet de recherches peut-il se définir à si peu de frais ? Le voyage peut-il totalement être pris en charge et assuré par des principes méthodologiques comme cela s'énonce dans des manuels ? Et puis faut-il être assuré et de quoi ?

Georges Devereux a parlé de ces filtres ou de ces écrans posés entre soi et l'objet sur lequel on veut travailler mais qui travaille l'observateur. Des outils qui

procurent de la méthodologie permettraient en raison de leur caractère ustensilaire et neutre de neutraliser les parasites de l'objet trop entêtant et de dissiper l'angoisse de qui s'en approche. Cessera-t-on un jour d'ériger cette prudence, au reste assez naïve, au rang d'une science qui pourrait ainsi être sûre d'elle-même ? Ainsi cette appréhension scientifique qui se justifie de pratiquer un cordon sanitaire qui isolerait l'objet dans son objectivation. Peut-on croire — il me semble qu'il y faut des cierges et de l'encens, des gris-gris — que cette pratique ne conduise pas les préjugés de qui prétend ainsi maîtriser ses peurs, contrôler sa position et dominer l'objet prétendument reconstruit ? Le scientisme, cette copie simiesque de la science, use ainsi de mises à distance mal contrôlées elles-mêmes pour se protéger. Ce faisant, l'objet reconstruit ne l'est qu'aux fins d'un discours autoritaire préconstruit, préfabriqué, et dont la théorie se prépare ainsi qu'un blindé à passer sur le « terrain ». C'est, comme le montrait Devereux, une économie que l'on tente et une recherche que l'on rate¹. En obéissant à ce qui se donne comme réglementation de l'étude scientifique, on ne se prépare au mieux qu'à vérifier ce que chacun sait déjà ; on évite surtout l'intrigue ou l'inquiétude, l'angoisse qui parasite sans doute mais aussi qui dynamise une attraction mal réfutable et à travers elle la recherche qui s'y joue. Le scientisme est d'esquive ou volonté maniaque de nettoyage, de balayage du terrain, souci schizophrénique de précision ou de netteté. Et surtout illusion hallucinée de la Science comme Discours vrai au nom de quoi se pose le Savant impérial : contre qui toute atteinte est marque de résistance et preuve de vérité propre.

Michel de Certeau rappelait un raisonnement et posait une question : « Une société ne pouvait être un

1. Georges Devereux, *De l'angoisse à la méthode*, Paris, Flammarion, 1980, p. 155, 171 et 172.

système qu'à son insu. D'où le corollaire : il fallait un ethnologue pour savoir ce qu'elle était sans le savoir. Aujourd'hui, l'ethnologue n'oserait plus le dire (sinon le penser). Comment se fait-il que Bourdieu s'y compromette au titre de la sociologie¹ ? » Question encore aimable, tout en prudente politesse, comme s'il fallait faire semblant d'ignorer la réponse. Comment croire encore aujourd'hui au rationalisme moral qui combine un durkheimisme rigide à un néomarxisme simplifié ? Comment croire surtout qu'il peut seul dominer toute la scène des recherches ou servir de référent à toute autre forme d'études qui « devrait » s'y mesurer ?

Comment donc abandonner des questions à ceux qui se veulent détenteurs de réponses ? Comment ne pas les reprendre dans une démarche qui ne s'arrange pas des mots comme faire-valoir d'une érudition encore autoritaire, mais qui accorde sa place à la question du sens ? On ne fait pas de sociologie sans toujours se demander ce qu'elle est ou peut être (plutôt que de revenir inlassablement la définir, en arrêter les règles et en déterminer les lois définitives). La pornographie en est une excellente occasion.

La sexualité n'est pas le sexe. La sexualité constitue la mise en ordre gestionnaire et imaginaire du sexe. La sexualité peut être sérieuse, sujet sérieux, objet scientifique qui peut se construire en tant que tel. Tandis que le sexe se devine rebelle à l'entreprise du savoir. Il en va d'un élan et non seulement d'un exercice, d'un élanement et non seulement d'un acte, d'une tendance habile à prendre plusieurs formes et non d'une gymnastique qu'on peut soumettre à des horaires. La sexualité peut se tenir en discours. Ou du moins peut-on avoir l'illusion que le discours tenu sur elle tient ou peut tenir de l'autorité, de la légitimité et parallèlement

1. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, tome I, *Arts de faire*, Paris, UGE, 1980, p. 117.

du contrôle¹. Tandis que le sexe, nulle part et partout, qui n'attend pas la descente des braguettes mais qui diffuse dans la vie quotidienne, tient davantage de la respiration, de la parole insinuée. Il relève du possible ou du virtuel qui n'exigent pas de réalisation pour dynamiser les regards et envelopper les gestes.

L'érotisme — je reviendrai bientôt sur ces distinctions vraies, fausses et vraies — se différencie souvent de la pornographie en raison d'une logique binaire et manichéenne. Il y aurait le bel et bon érotisme et, logiquement, l'affreuse et malsaine pornographie. On peut ainsi attendre d'un ouvrage savant qu'il en révèle les dangers. Ou à l'inverse de la mise en garde scientifique (ou politique si l'on parle d'aliénation) on peut imaginer le ton provocateur, l'éloge sulfureux ou l'invitation à quelque longue nuit de sex-shop. Mais ces deux positions critique ou complice ont en commun d'entrevoir le sexe sous le signe du démoniaque, sans accorder sa place à ce qui traverse le discours, tous les discours : le sexe « lui-même », mal définissable, hors définition.

A l'article « érotisme » du *Dictionnaire des symboles* je lis ceci : « On peut cependant souligner que la pornographie actuellement "de mode" en Occident, porte, volontairement ou non, témoignage d'une volonté de réaction contre l'hypocrisie qui, pendant toute l'évolution de la civilisation industrielle du XIX^e siècle et de la première partie du XX^e siècle, a régi le discours en matière de sexe. Toute proportion gardée, elle est au vulgaire ce que fut au savant la découverte de la psychanalyse. En ce sens la pornographie est un symbole renversé : à une élégance de discours masquant une grossièreté de sentiments, elle tente de répondre par un discours contraire, qui ne correspond pas nécessairement à des sentiments moins gros-

1. A propos de la sexualité, Michel Foucault notait bien que nous n'en parlons plus « sans prendre un peu la pose » : voir *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 13.

siers¹. » L'enjeu d'une recherche sur la pornographie est bel et bien aussi de rendre compte du trivial et du commun. Il s'agit de se coltiner à la vie sociale, et de tenter d'en raconter des péripéties.

C'est toujours du discours qui s'écrit sur l'objet répugnant/fascinant et qui veut donner à entendre ce qui s'y tait : *la passion pour le corps du corps de l'autre*, telle que l'imagerie du sexe visualisé la met en scène. Or c'est bien ce moment — non pas ce centre — que l'on voudrait ici laisser s'exprimer en situation. Bien entendu il s'agit encore de discours. Mais qui se laisse bel et bien « contaminer » par l'objet au lieu que celui-ci soit tenu sous saisie. « Contamination » que *le discours peut observer tranquillement au lieu d'être entièrement pris par son jeu*. Ou disons qu'il s'agit d'un décalage qui laisse à la phénoménalité la possibilité de se poursuivre devant soi et non pas d'une maîtrise de première ou primaire portée. Cette remarque vaut évidemment plus largement : Quand on s'évertue à tout contrôler dans un entretien, que peut-on encore entendre ? Il en va donc ici d'une position d'observation, ni de contrôle ni strictement flottante, et où, idéalement peut-être, le rapport de domination objet/sujet ne constituerait plus un souci. Le jeu décalé permet l'activité et la passivité, l'interrogation et l'imprégnation sans devoir se soumettre au choix ou au devoir de choisir son camp. Aussi bien s'agit-il d'une lecture proposée comme telle, où se combinent la faculté compréhensive et la capacité critique, en ne laissant ni à la compréhension la latitude d'aplatir, ni à la critique la possibilité de réduire.

On travaille bien toujours « sur » quelque chose. En l'occurrence ici sur la pornographie. Ou bien il s'agirait d'un ouvrage pornographique. Et cette supériorité, si légère soit-elle, indique bien que l'objet n'est pas

1. Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 413.

premier — il s'agit davantage d'un corpus —, qu'on est venu en dire quelque chose que lui-même ne dit pas ou ne peut pas dire. Mais il n'y a pas seulement l'objet, comme on voudrait le prétendre, et l'embarras du chercheur qui ne sait pas sur quoi il travaille au juste n'est pas qu'un mauvais moment ou que la marque d'un touchant début. Si l'objet — admettons provisoirement ce mot — ne possède pas de caractère intrigant, à quoi bon y travailler, c'est-à-dire aussi bien, dans ce travail lui-même, *s'y laisser travailler* ? Ce qui mérite la recherche, c'est ce qui inquiète et ce qui peut passionner dans un travail de l'inquiétude : il ne s'agit pas seulement de savoir si l'on aime ou non son objet ou son « terrain » (qui donc ne saurait la réversibilité de ces attitudes ?). Ni théorie contrôlée, ni ouvrage envahi par son objet, ni maîtrise savante de la pornographie, l'écriture de cette recherche tiendrait-elle alors de la confusion à demi masquée, de la thérapie contournée, de l'aveu démenti ? Finalement ne faudrait-il pas écrire autre chose ou autrement plutôt que de s'embarrasser d'un détour pesant où l'on concède à la Science mais, semble-t-il, tout en la récusant ? Les ouvrages théoriques, s'ils ne sont pas tout à fait scientifiques, feraient ainsi mieux de prendre la forme du récit, peut-on dire. Habile argument dont peuvent se frotter les mains les gardiens de la scientificité officielle. Et situation dont on ne devrait pas se sortir la tête haute : l'« essai », comme on peut dire avec mépris ou condescendance, tiendrait de la littérature ratée. A la fin la suspicion revient, et étayée par des arguments de rhétorique : il faudrait bien convenir que l'objet excitant correspondait à quelque propension interne et que le Dehors ne fut regardé que parce qu'un Dedans y faisait déjà écho. Il faudrait donc avouer. Avouer la cure (niveau moral de la confession) ou la prolongation pathologique qui s'est octroyée (niveau analytique de la reconnaissance). Outre que cette mise à la question peut se résoudre en un sourire, c'est bien ce devoir ou

de dénégalion ou d'aveu (mais la dénégalion s'interprète bien sûr comme un aveu) qui peut être mis en cause.

○ L'industrie du sexe a peu fait l'objet d'études sérieuses, systématiques ou/et conçues à partir d'axes théoriques. Or l'on peut s'en étonner tant la production de cette véritable industrie est massive et occupe notre *espace quotidien*. Vis-à-vis du sexe — et non pas seulement de la sexualité — les discours sont souvent d'esquive : on mentionne, on cite, on signale, mais on analyse peu.

L'industrie du sexe tient elle-même un discours. Des discours que l'on peut dire encore caractéristiques de cette industrie elle-même fonctionnent autour de son premier discours (les revues spécialisées comme *Hot vidéo*, par exemple). D'autres discours, cette fois non érotiques ou pornographiques, ni de promotion des produits de l'industrie du sexe, se tiennent sur les seconds discours ou sur le premier : des discours journalistiques notamment qui apportent de l'information, mais qui l'analysent peu. Notre ambition dans cette recherche n'est pas de produire un discours de quatrième niveau : un discours analytique sur les discours journalistiques qui se tiennent sur les discours spécialisés tenus sur le discours du sexe. Mais de proposer une lecture qui donne du sens à ce qui semble relever de l'évidence, de l'intérêt sociologique à ce qui peut sembler trivial, vulgaire ou répugnant, et excitant.

C'est à la fois l'aspect suggestif ou excitant et le caractère scandaleux ou odieux de l'industrie du sexe qui organisent la censure d'une telle recherche. Éventuellement la censure recourt à un procédé de dénégalion : il n'y aurait rien à censurer parce que l'objet, prétend-on, serait banal, « évident », et que donc l'audace d'en parler serait de peu. Or ce qui s'étale sur les murs de nos rues, ce qui se trouve chez notre marchand de journaux ou ce qui se loge dans les produits sophistiqués de la nouvelle technologie tient bien de ce qui

fait « trembler » (pour reprendre un mot de Georges Bataille), ou plus simplement de ce qui trouble. La sexualité peut s'ordonner, se représenter comme une activité normale et se revendiquer comme un droit. Le sexe, par contre, renvoie davantage à ces jeux qui peuvent mal tourner, et dans lesquels, à côté du ludisme, se tiennent la déviance ou la pathologie. Toute l'ambiguïté du sexe se tient là : entre la « sauvagerie » qu'il désigne ou dont il semble qu'il relève, et son polissage civilisationnel, sa civilisation en tant que produit. On a affaire à la mise sous contrôle de ce qui paraît (et de ce qui se vend comme) hors contrôle.

En outre, parce qu'il s'agit d'*industrie*, c'est en plus de ce qui s'y montre, l'exploitation des acteurs et des spectateurs qui provoque des réactions. Ici l'on dira que toute cette industrie se situe dans la droite ligne d'une société de consommation où tout devient marchandise : la femme, l'homme, aussi bien que l'amour. Là, on dira que le sexe exacerbé est à la mesure d'un refoulement produit par une société non seulement pudibonde mais qui entrave les libertés. Là encore, le sexe, même industrialisé, semblera la voie d'une possible libération nécessaire. Ici on dénonce la pathologie d'un spectacle. Là, on s'en saisit pour montrer la pathologie d'une société. Là encore, on s'en saisit pour montrer les limites sur quoi bute une société de répression. Ces discours qui tiennent de l'explication générale peuvent aussi bien jouer de l'ambiguïté. Refuser le sexe n'est-ce pas se trouver sous l'influence d'une société autoritaire ? L'accepter, n'est-ce pas se laisser bernier par une société de pacotille ? En bref, y résister n'est-ce pas faire montre d'aliénation ? et l'accepter n'est-ce pas se montrer aliéné ? La lecture que nous proposons ici n'a rien à voir avec ces approches.

L'IMPLICATION COMME MÉTHODE

Inutile de se raconter des histoires : la télévision est proprement fascinante. Elle n'est pas qu'un poste, qu'un objet. Mais l'élément d'une décoration spatiale et mentale qui s'oblige. Elle n'est pas qu'une pratique qui pourrait s'objectiver en Audimat. Les gens « qui n'ont pas la télé » achètent les journaux qui indiquent ses programmes, et elle habite les conversations. On n'échappe pas à son timing, à l'*agenda setting* qu'elle met en images, et la pornographie des vidéocassettes est bien l'extension d'une télétechnologie. Il en faudrait peu pour que nombre de nos séries télévisées deviennent porno. Leurs prises de vues, leurs dialogues se rapprochent de très près de l'ambiance pornographique. Du calme global où s'agitent les acteurs d'un drame amoureux dont on peut prévoir les péripéties, de ces dialogues creux où figure un récit ramassé en une narration elle-même réduite à l'action des scènes passées les unes après les autres, il y a peu d'écart avec les talents fellatoires d'Ashleen Gere. Il suffit que le dialogue se raréfie encore un peu plus, que le scénario devienne ce qu'il est déjà dans des séries essentiellement visuelles, et qu'aux tourments éventés d'une dramaturgie ennuyeuse mais confortable succèdent quelques déshabillages, que surgissent des sexes et que s'écartent des cuisses et des fesses, pour que le porno advienne. Comme une sorte d'aboutissement à l'ennui impeccable et à l'excitation visuellement « montée » que procurent à la façon de bénéfices secondaires, c'est-à-dire mal déracinables, les *soap-operas*, les feuilletons interminables : tout tendus vers une terminaison d'autant plus probable qu'ils n'ont jamais commencé qu'en cette unique direction. *En finir*, voilà bien l'urgence porno. Et son excitation provient de ce que cette limite toujours repoussée semble chaque fois plus proche. A chaque mouvement où la fin s'éloigne un

peu plus, il semble qu'elle culmine. Chaque image devient celle d'une fin. Mais sans aucun sens *enfin*. Puisqu'on ne sait pas comment ça a commencé. Puisque tout le commencement contenait déjà l'idée d'une finition. Finition merveilleusement retardée, toujours reportée à plus tard, et *gisante dans ce commencement*. Le sourire de la fille. Le sexe tendu. Les fesses cambrées. Histoire circulaire...

On peut dire, et je dirai volontiers, que le porno n'a pas de suspense. Mais l'on peut dire qu'il en connaît de manière d'autant plus prégnante que minimale. Rien de plus attendu qu'une scène de fellation, dira-t-on. Oui, mais la question absurde et à la fois sensée se repose. Que va-t-elle faire maintenant et quand va-t-il jouir ? Et quand il éjaculera que va-t-elle faire ? Quel sera son sourire ? Quelle sera sa grimace ? Va-t-elle avaler ? Et avant va-t-elle lui lécher les testicules ? Il semble que cela est probable. Et pendant qu'elle peut le faire, que fait-elle de son sexe. Le masturbe-t-elle ? Oui ? Mais comment ? Et que voit-on ? Et que va-t-on encore voir ? J'ai déjà vu « cent fois » cette scène, celle-ci ou une autre qui lui était identique. Mais il y a ce moment où, en se redressant, il semble bien qu'elle se touche l'anus. Est-ce vrai ? Et qu'a-t-elle dit à ce moment-là ? Il faut repasser la scène, mettre le son un peu plus fort, s'approcher du téléviseur, observer de près. Bien sûr tout cela peut déjà avoir été vécu en « vie privée ». Et plus encore en magnétoscope. Mais on ne se lasse de réécouter ce qu'il est si excitant d'entendre. Le mot-sexe, l'image-sexe, tout ce qui échappe ou devrait échapper à l'entendement comme au regard se propose soudainement à la vue visualisante, et ce spectacle qui n'en est plus un prend alors la force d'un vertige. C'est encore de l'extrême qui se joue là : du « sexe extrême » comme souvent les amateurs, c'est-à-dire les connaisseurs, le disent.

L'amour ? On le « fait » mal ou bien, souvent, peu, ou parfois, et le plus régulièrement dans l'à-peu-près.

La pornographie, selon un premier degré de lecture, offrirait de l'impeccable, de la performance, cela marcherait à tous les coups. Mais ce n'est peut-être pas cela l'essentiel. Ce qui compte vraiment, c'est une disponibilité fantasmatique et à la fois concrète. A la fois insensée et simple. Imaginez cela. Vous achetez comme tous ces hommes esseulés, machistes et en proie bien sûr à de dégoûtants tourments, une vidéo X. Vous la faites défiler avant que de rien en connaître dans votre magnétoscope, puis vous stoppez l'accélération rapide et sans images et vous enclenchez la lecture. D'un coup, d'un seul coup de pouce ou d'index, cela s'enclenche. Dans votre salon ou votre chambre, la fornication s'installe, comme un clip vidéo de variétés ou un jeu de télévision. Même confort de l'imagerie dont on connaît l'organisation et l'ambiance qu'elle produit. Même répétition enivrante. Qui procure un semblable plaisir à celui de la boule qu'on relance encore dans le flipper, ou au jeu de cartes qui se déploie à nouveau dans les parties de « solitaire ». Vous ne continuez pas. Vous recommencez. Sans cesse.

C'est parce que le porno tient essentiellement du *déjà vu* qu'il possède une véritable emprise. Son succès considérable relève tout à la fois d'un appétit rassasié pour le corps sexuel et d'une façon de traiter — la plus simple est la plus efficace — le sexe du corps. C'est-à-dire de mettre en scène l'immédiat, de bouleverser les repères temporels, de projeter dans une saisie à quoi l'on consent d'autant plus ou d'autant mieux qu'elle n'oblige à rien. Saturée, l'image X est aussi vide. Et c'est cette parfaite combinaison de la saturation et du vide qui procure une formidable sensation.

Une étude de la pornographie n'est pas simple. D'abord l'on doit parler de choses qui suscitent la gêne et un plaisir compromettant. On ne gêne pas seulement parce que l'on parlerait de choses extraordinaires, mais bien plus sûrement parce qu'on évoque des choses triviales aussi bien que quotidiennes. Celui à qui l'on

parle de son étude ne peut pas se situer à côté d'un thème intéressant. Il se situe d'emblée « dans » l'objet (même chose pour les recherches sur le mourir). D'où l'hostilité qu'on peut éveiller. Et qui peut trouver la voie d'une dénégation. On minimisera le caractère novateur et tendancieux de la recherche. On répétera comme une leçon bien apprise que l'objectivité scientifique ne peut être prise en défaut. On vous demandera de dire que vous demeurez dans cette scientificité qui protège les chercheurs, tout en vous soupçonnant de n'en être vous-même pas suffisamment protégé. Vous parlez de hantises, d'affects, d'angoisses, d'excitations mal réprimables. Vous évoquez des sexualités honteuses, des pratiques cachées. Sans aucun gant psychanalytique. Sans aucune de ces prudences rhétoriques qui s'accordent à une psychanalyse reprise dans des expressions quotidiennes où l'on dit l'inceste ou la castration tout en feignant de ne rien en savoir. Comme s'il ne s'agissait que de mots. Que de « représentations ». Comme si on pouvait être quitte des représentations du moment qu'elles n'auraient rien à voir avec les pratiques, avec la vie, ou plus précisément avec ce qui organise fondamentalement le rapport à la vie, c'est-à-dire la culture. Avec la pornographie, vous évoquez par contre un réel peu protégé. Vous évoquez des expressions crues et des halètements. Vous renvoyez à la masturbation et aux ratés ou aux fabrications les plus intimes de la pratique. Vous renvoyez grossièrement au corps. Dans vos yeux se lisent les images qu'on a vues aussi, qu'on craint de voir, ou qu'on voudrait voir. Si l'on s'accorde à penser que votre regard n'est pas celui d'un obsédé, il témoigne quand même, et cela est déjà « trop », d'une obsession, dont le toupet est de ne pas laisser tranquille ou étanche. Vous comprenez l'autre dans votre recherche. Comment ne rencontrerait-on que les membres des catégories sociales que le sexe ignore ?

Il faut aussi s'exposer en des lieux où l'on peut

craindre d'être reconnu. Le cher collègue et le voisin de quartier n'ont pas nécessairement à comprendre que vous êtes « sur le terrain ». Que vous êtes en train de travailler. Une observation participante des sex-shops peut donner à sourire ou inquiéter. Comment convaincre le vendeur du kiosque que vous amassez du matériel ? Vous suscitez l'amusement mais à la mesure de la méfiance que votre grossièreté inspire. Vous savez les chiffres d'un marché gigantesque. C'est cela qui énerve : que vous veniez faire vos courses en y mêlant une recherche. Amateur discret de jolies filles et de parties de jambes en l'air, on vous accorderait le bénéfice d'une vie privée peut-être mouvementée, peut-être sportive, c'est-à-dire saine après tout. Mais son exposition publique dans le registre d'une recherche universitaire a de quoi agacer. Quand la sociologie ne parle plus d'une autre planète que celle que nous habitons, elle devient toujours inquiétante. D'où, pour partie, le succès d'une histoire ou d'une ethnologie : il faut de la mort ailleurs et du sexe autrefois. Présentifiés dans nos murs, remis en scène dans nos environnements quotidiens, ces histoires ou ces exotismes deviennent des présents et des endotismes, des vulgarités mal pardonnables. On pourra quêter chez vous une parole d'excuse. Une autorisation à ne pas « en être », un espoir de n'être pas pris dans votre caméra. Mais c'est votre silence qu'on obtient en réponse. Je ne sais pas si vous en êtes ou non : de toute façon nous en sommes. Joues qui rosissent. Mouvement de corps qui se dressent sur leurs chaises. Tentatives de plaisanter « quand même » avec le chercheur. Rien n'y fait. Le chercheur habite le prétendu « objet ». Et vous met au défi de n'en rien savoir. Les protestations, même silencieuses, n'ont pas de poids.

Autre stratégie : on vous invite à participer de la gaudriole. C'est bien vu tout cela : il est bien vrai que le sexe mène le monde, et qu'on aime ça comme vous. On voudrait vous croire très sympathique et peut-être

habile organisateur de soirées chaudes. Mais vous en parlez comme de mises en scènes observées de loin, détaillées selon leur logique ou leur dispositif. Vous ennuyez vraiment. A présent vous n'êtes plus un douteux complice, mais un traître. C'est encore votre silence — cette pathologie — qui dévoile votre non-jeu. L'actrice porno s'ennuie à vous parler de son métier si vous n'y mettez pas un peu d'excitation. Le passionné de vidéocassettes déplore votre froide érudition. Vous avez appris par cœur, semble-t-il, les performances de Sunny Mac Kay. Vous connaissez *La croisière anale*, et vous avez votre opinion sur Randy West. Vous semblez connaître mieux que quiconque la carte du X. Mais comme un automate enregistreur qui saurait toutes les recettes d'un grand cuisinier sans rien apprécier de la gastronomie. Vous vous y connaissez en foot ou en jazz mieux qu'un supporter ou qu'un critique. Mais vous n'avez pas l'engouement des passionnés du ballon ou des spécialistes des chœurs. Vous reconnaissez dès les premières mesures Jacky Mac Lean ou Johnny Stitt. Bien sûr vous savez fredonner *Stella by Starlight* dans l'interprétation limpide de Chet Baker. Vous savez par cœur les noms des musiciens de *Fine and Mellow*, et leur ordre d'entrée aux côtés de Billie Holiday. Mais vous êtes pire que les gens qui n'aiment pas le football ou le jazz. Toute votre science est une insulte au plaisir du jeu. Vous disséquez au lieu de vibrer. Vous êtes toujours absent. Comme de ces colloques où l'on célèbre la scientificité de la science, la sociologie de la sociologie, le jeu des courants, et la concurrence des écoles. Vous savez imiter tous les discours. C'est-à-dire que vous n'êtes pris en aucun. Vous êtes fondamentalement irrespectueux. Vous êtes prêt à tout voir et vous avez déjà tout vu : des garçons qui se sodomisent, des filles qui se lèchent, des gens qui tendent leur bouche en direction du sexe de quelques animaux. Vous connaissez les vieux messieurs et les femmes quadragénaires — dans le monde du porno

on dit qu'elles sont vieilles — dans leurs performances les plus extrêmes et tout cela vous semble de la roupie de sansonnet. Vous êtes allé partout et partout vous n'êtes allé nulle part. Au fond, vous avez montré le désert là où des gens s'étaient donné du mal pour bâtir des châteaux. Vous n'étiez pas un joueur, mais un joueur de jeu. Pour d'autres plaisirs plus obscurs que ceux du jeu. Mal compréhensibles.

Les gens du porno — à la manière des forains, ils forment un monde — vous auront répondu, mais comme à un idiot. Vous n'étiez ni resquilleur, client déguisé en chercheur qui demande des gratuités, ni journaliste en mal de quelque article à sensation ou de quelque émouvante confession. Vous n'étiez pas « psy ». Et si peu comptable. Les chiffres, on voulait vous les annoncer comme à un scientifique qui les cherche. Mais vous les saviez déjà. Les castings, on vous y invitait. Mais ou bien vous prétextiez d'un rendez-vous pour vous y dérober. Ou bien vous regardiez les plus belles filles, dûment sélectionnées pour des types dans votre genre, comme si vous n'étiez d'aucun genre. On vous a testé d'entrée. Ici « on fait du porno ». C'est-à-dire qu'on ne s'embête pas avec des prétextes d'artistes et moins encore avec des explications d'érotismes. On vous a dit qu'ici on aime et qu'ici on fait du porno. Du vrai. Vous avez dit oui. Vous avez dit que vous aimez aussi. Mais, semble-t-il, en regardant à peine toutes les images qu'on a produites sous vos yeux. En regardant les filles nues et leurs prestations comme un client trop habitué des salles de strip-tease. A la façon d'un patron concurrent de boîte louche à qui l'on se doit d'offrir un cigare, et pourtant sans être le professionnel d'aucune concurrence.

Vous avez dîné avec des réalisateurs. Des actrices vous ont montré leur press-book. Vous étiez aussi avec des filles qui font le trottoir ou les escaliers. Vous étiez dans les peep-shows, dans les salons de l'érotisme, dans les festivals de la vidéo hard. Vous aviez tout l'air

d'un lieutenant de quelque « papa » italien, tranquille dans les discussions les plus âpres et pour écouter des spécialistes aborder les sujets les plus monstrueux. Mais vous n'en étiez pas un. Vous avez traversé les lieux d'arrêt. Touché la main des vendeuses qui montrent l'usage des computers du sexe, mais sans vous arrêter à leur épiderme ou à leurs cils. Vous avez vu les doigts de pied, les striures diverses des anus, toutes les couleurs des lèvres vaginales, toutes les formes de verges. On vous a montré les clients très excités, et vous vous êtes mêlé à eux. Vous vous êtes intéressé à tous, et à rien. Vous étiez dans le tempo mais en dehors du rythme. Vous avez visité les échangistes comme on visite un club de bridge. Et vous avez presque ri de ces gens qui croient que l'échangisme est un mode de structuration du lien social. Vous aviez la main pour saluer tous ces gens-là. Les praticiens comme les analystes. La main de la politesse, et quoi que vous en puissiez, mais sans doute à force de trop de politesse apprise et incorporée, la main de l'indifférence. Presque de l'indulgence. En fabricant du papier imprimé, du texte, de l'interprétation savante, vous étiez un traître. Bien sûr.

Mais aussi et tout à l'inverse, votre souci de ne jamais déranger et votre écoute, que certains pourraient dire « flottante », vous ont permis les confidences, les amitiés, ou les aveux sans que ceux-ci soient extorqués sous quelque lampe ou quelque grille analytique. Ce n'étaient pas des aveux. Mais des bribes de mots, comme en prononcent les gens fatigués qui disent un peu ce qui les fatigue beaucoup et ce qui les amuse quand même. Vous avez recueilli les inquiétudes de la débutante qui trouve tout ça « sacrément tarte », des trucs pour crétins, des idioties pour gogos. Mais encore les espoirs de l'actrice qui souligne qu'il y a quand même la caméra et puis une équipe qui dit que « ça tourne », et qui oblige à faire un métier. Mais encore les propos du professionnel qui aime le job, et de l'ac-

trice qui s'y éclate. Certaines peuvent encore trouver que c'est bien payé. 1 500 francs, un tournage l'après-midi. « Ça permet de mettre de côté, et ça vaut mieux que de passer la serpillière. » On réexplique aussi que c'est du cinéma. Il y a la caméra. Le clap. Le tournage. Le plateau. Et encore les voyages. On prend l'avion. On va dans les hôtels. « C'est quand même la bonne vie. » Bien sûr, dans les années 1990, on ne se fait pas les illusions des années 1970. On ne croit pas qu'on va se faire connaître des vrais cinéastes. « A l'époque, beaucoup ont commencé comme ça. » Maintenant, c'est fini. Le porno, c'est la case d'arrivée au porno « et c'est tout ». Mais quand même. Il reste que c'est du professionnel. Et qu'avec toute la vague du sexy dans les films, les vedettes n'arrivent pas à la cheville des vrai(e)s pros. Parce que c'est un métier qu'il faut savoir faire. Et sans doublure ! « Toutes les nanas sexy se font doubler de partout : les jambes, les fesses, tout. Et à la fois elles ne montrent rien à la caméra. » En fait elles en sont évidemment incapables. Parce qu'il faut avoir appris. Parce qu'il faut pouvoir.

Il y a aussi les passionné(e)s, revenu(e)s de tout, de toutes les illusions, mais qui conservent un moral d'acier « côté sexe ». Pas la peine de geindre sur le vrai ou faux cinéma. On sait que le porno c'est du toc. Mais on y prend du plaisir. Et du vrai. On peut dire que c'est marrant : les photos idiotes, idiotement prises, des prises d'idioties... « J'ai posé à côté d'un chien. Il paraît que ça les excite. Les types, je veux dire. » On peut aussi dire que c'est véritablement excitant : être payé pour ça, il n'y a pas mieux. Trois, quatre années de fun. Après, s'en sortir. Certaines ont fait un disque...

Il y a encore les histoires familiales. « J'avoue qu'avec ma femme, de temps en temps, un petit film... » Et beaucoup de ces « gens » peuvent continuer : « Bon, s'il y a les gosses qui se relèvent, tant pis. » On place la vidéocassette après le coucher des enfants. Mais certains viennent voir ce que voient les

parents. « Et alors ? » Il y a aussi les enfants qui racontent. Et tous ceux qui ne racontent pas. La cassette défile aussi le dimanche, parce que c'est drôle. Et que tout le monde s'amuse.

Mélange de passion, de désintéret, de complicité... Peut-être peut-on échapper à ce triangle isocèle en se trouvant à la marge et à la fois pris par d'autres systèmes de prise et en se donnant les moyens, ou le temps, d'en réfléchir l'emprise. Il y a peu de l'univers de la porno, comme on dit, au monde du jazz, par exemple. La récitation fascinée des grands noms, l'évocation émue des très grands concerts, trouvent leur équivalent émotif dans l'affirmation des talents fellatoires d'une Tracy Lords. Le reste, c'est-à-dire la suite, tiendrait de la reprise ou de l'imitation. On croirait qu'on vous parle de Charlie Parker ou de John Coltrane. Quant à certaines prestations entêtantes et pourtant mal comprises, on croirait que de Debbie Diamond on vous parle de Chet Baker. L'emphase universitaire pourrait aussi bien s'y mesurer. « Ah ! La Boétie », et c'est Ashleen Gere. « Ah ! Bataille ! », « Ah ! Karl Marx », et voici Deborrah Welles ou Samantha Strong. L'admiration sans réserve qu'on voue à Ella Fitzgerald est celle qu'on destine à Samantha, et le talent d'interprète pénétrée de ses chants ou de ses rôles est celui qu'on reconnaît à Billie Holiday ou à Zara Whites. C'est l'une des caractéristiques de la fin des années 1980 et du début des années 1990, le porno qui ne se relègue plus au rang honteux des petits films, ou au rang subalterne des films « underground », a ses vedettes, ses stars, et par-delà les prestations physiques de quelques professionnelles, ses standards. Exactement comme dans le jazz où *Around midnight* aura pu être tant rejoué, mais dont l'interprétation d'un Modern Jazz Quartet par exemple — quelque respect qu'on doive à un John Lewis — ne saurait valoir l'émotion, immédiatement sonore, d'un Miles Davis.

Une étude de la pornographie peut porter à trois

niveaux. On peut s'intéresser aux professionnels de l'industrie du sexe, à ses publics consommateurs et à ses produits. Ce sont, dans le cadre de ce livre, les *produits visuels* qu'on analysera plus particulièrement, en décrivant les rapports qu'ils induisent ou dans lesquels on les consomme. Les logiques des professionnels d'un marché pourront être citées, des publics consommateurs être mentionnés, bien entendu. Toutefois ce livre qui ne tient pas que d'une « étude » accordera massivement sa place à la description analytique de produits (revues et cassettes vidéo) et aux logiques de consommation qui s'y associent. On entendra en creux le monde des industriels (ou des artisans) du sexe, et les différents mondes des acheteurs, mais au sein d'un propos essentiellement resserré sur le dispositif de fonctionnement d'une imagerie efficace et sur les modalités de son efficacité.

On présentera ainsi peu (ou pas) de données au sens classique du terme sur les chiffres de vente, les taux de fréquentation des sex-shops ou des peep-shows, les abonnements aux quelque deux cents revues érotico-pornographiques qui sont diffusées chaque mois en France. Que près d'un million et demi de Françaises et de Français aient été les clients d'une industrie comme Concorde, que deux cent mille personnes en soient les abonnés réguliers, que 70 % des cassettes achetées dans des catalogues non spécifiquement pornographiques soient classées X, et que le chiffre d'affaires annuel du marché du sexe puisse être estimé à 500 millions de francs — tout cela n'est certes pas indifférent. Toutefois le but de ce livre n'est pas de dresser le « portrait type » du consommateur ni de manier des covariances entre population consommatrice et grandes caractéristiques de la vie sociale, comme il est d'usage de dire pour parler du sexe, de l'âge, du lieu de résidence, de l'état matrimonial, du milieu ou de la catégorie ou de la classe sociale d'appartenance. Par ailleurs on aura compris que cette recherche n'est pas gouver-

née par le parti pris d'une accusation, par le souci d'une dénonciation ni par le réflexe d'une relégation de la pornographie à la « misère sexuelle » ou à ce qu'on peut identifier comme telle depuis le point de vue supérieur qu'il faudrait avoir sur ceux qui « auraient besoin » de ces adjuvants ou qui « auraient recours » à ces produits.

Précisons aussi bien que le soupçon qui pèse sur la pornographie (mais elle n'en a que faire) et donc sur ses consommateurs (qui tâcheront éventuellement de s'en défendre) est lié à la masturbation. Il va de soi que l'auteur d'une recherche ne saurait y échapper tant il est classique de confondre le chercheur avec son objet et ici plus particulièrement aisé de le confondre « par » son objet. Si le chercheur lui-même n'est pas un masturbateur impénitent qui aura trouvé l'astucieuse occasion de fabriquer de l'utile avec de l'agréable, il peut alors occuper la place plus trouble encore d'un grand pervers aux mains immobiles.

L'affaire est connue : c'est la légitimité de l'objet qui assure la dignité de la recherche, et la dignité du chercheur qui impose de travailler sur des objets légitimes. Mais l'essentiel se joue là — la légitimité (évidemment arbitraire) de l'objet soutient en fait la naturalité d'une vision du monde : la mise en ordre sociologique du pensable supposant une objectivité, c'est-à-dire le déni du regard anthropologique qui contribue à cette mise en ordre. Il n'y a pas d'objets mauvais parce qu'ils seraient « scandaleux » : naïveté sottise de qui croirait déranger. Mais parce qu'ils mettent en péril l'assurance théoricienne en la menaçant de se découvrir comme système : système de production du social comme « objet » convenant « miraculeusement » à la théorie systématique qui s'en saisit. Ce qui peut être reproché à l'amateur d'objets qui ne sont ni en eux-mêmes des objets ni, après reconstruction, devenus les prétextes à des systèmes de lecture autovérifiés, ou à l'amateur de « terrains » qui ne se réduisent pas au

territoire physique de l'enquête ni à la représentativité d'un échantillon, ce n'est pas le « thème » étudié et son audace éventuelle. Mais l'idée de société qui s'y problématise : au lieu que la « société » soit vue comme la réalité d'une science concrète ou l'apparence trompeuse d'un « réel » que le système théorique saurait seul élucider. Bref, ce qui peut être reproché, ce n'est finalement rien d'autre que l'une des formes possibles du travail intellectuel. Les « objets bizarroïdes » sont ceux qui ne peuvent être saisis par une grille de lecture dûment légitimée et qui échappent à la logique de reproduction des savoirs établis. J'entends par savoirs établis, non pas des savoirs « dominants » (expression banale et dont il faut mettre en question l'exactitude) mais des types de savoirs qui affirment que ce qu'il y a à savoir est établi : se reproduisant à partir d'une synthèse qui se veut définitive des « acquis », et érigeant leur propre répétitivité comme horizon indépassable : l'apparente modestie — « avant moi il y avait tout » — servant à établir la menace : « après moi il n'y a rien ».

A la façon de nombre d'imageries contemporaines et plus sûrement par la manipulation qui s'y joue du rapport au sexe, la pornographie possède un incontestable pouvoir d'attraction, de séduction mêlée à une répulsion qui la renforce, ou plus simplement pourrait-on dire d'« accroche ». Comment n'y être pas pris ? Et comment donc n'en serait-on aisément le complice ? Pornographe peut-être et éventuellement pornocrate, le chercheur se trouve vite compris dans un système. En montrant la systématité des sorts dans le Bocage normand, Jeanne Favret-Saada, qui parle à la première personne quand le « je » doit *a priori* se préserver derrière un « nous » communautaire, s'implique et implique¹. Touchant à ce qui touche, le chercheur a tôt fait

1. Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977.

de ne se présenter que sous l'angle subjectiviste d'une auto-interrogation. C'est pourtant en cette position que le chercheur peut se situer quand l'objet ne peut seulement se préciser par la manipulation de matériaux, d'entretiens ou de conversations, *mais qu'il englobe le déroulement même de la recherche.*

Je parlerai à plusieurs reprises dans ce livre de l'ennui et de l'excitation qui s'entremêlent dans le jeu d'une visualisation pornographique. Ce ne sont évidemment pas là seulement des résultats d'enquête, mais ce qui fut aussi ressenti. Et ce qui fut aussi bien une des sources de difficultés. Il faut composer avec l'indéniable excitation que la pornographie agence — comment prétendre au discours docte quand la photographie trouve un écho sourd dans vos hantises les plus intimes, dans vos craintes, vos angoisses, vos désirs les plus manifestes ou les plus enfouis ? — *et* avec l'ennui qu'elle procure — comment continuer de tourner les pages de tous ces magazines, feuilleter tous ces catalogues, voir toutes ces cassettes, répétitives, harassantes jusqu'à donner la nausée, ou plutôt jusqu'au dégoût le plus froid pour ces singeries, ces convulsions physiques où le corps se traite en matériel, s'organise comme des marchandises en rayon, et s'attrape par morceaux à la façon de paquets ni luxueux ni sordides, ni vivants ni morts, mais sous forme d'une sorte d'objectalité neutre et comme pétris de leur propre lassitude à rencontrer votre regard vide ? Plutôt que d'user de filtres ou d'écrans pour court-circuiter cette émotivité, le mieux était d'y travailler, de s'y laisser travailler : c'est-à-dire de faire de « l'obstacle » au discours scientifique le ressort d'une interrogation transversale, incessante...

L'hostilité qu'on rencontre, que j'ai rencontrée — dont l'amusement condescendant n'est pas la forme la moins malhonnête — est à la mesure de l'inscription même du sexe dans « l'infra-ordinaire ». Face obscure — peut-il même s'agir d'une « face » ? —, question

qu'on appauvrirait à « l'objectiver », le sexe toujours transversal — le mien, le tien « hypocrite lecteur, mon frère », c'est-à-dire le nôtre — où se jouent unification et opposition, communauté et division, sentimentalité d'appartenance et racisme viscéral, est donc « aussi » en question dans cette recherche. C'est aussi bien cette imprégnation dont une implication de méthode peut tenter de témoigner.

Disons bien toutefois qu'il ne s'agit pas de se justifier : ni du choix d'objet ni d'une méthode. Pourquoi faudrait-il toujours imaginer que l'ennemi vous guette, que des adversaires vous attendent au tournant ? Si, comme je l'ai dit, une inimitié se rencontre, c'est aussi sur une indifférence que l'on bute. Est-ce le signe du succès d'une pornographie tellement entrée dans nos mœurs, faisant si bien partie du décor qu'on ne songerait plus aujourd'hui à considérer celui qui vient en parler comme le trublion où naguère certains pouvaient confondre un chercheur ? De l'indifférence se rencontre donc, qui peut décevoir. Mais aussi de l'intérêt et de l'amitié. J'ai cru moi-même, je l'avoue, que mon sujet pourrait heurter. Je l'avoue, j'ai pris quelques précautions pour faire disparaître la trace d'articles que je croyais passablement compromettants dans le curriculum vitae d'un universitaire. Mais l'on est venu m'en parler, et je fus plutôt surpris de l'accueil favorable qu'on me fit, qu'obligé à des guerres de tranchées. L'hostilité, le scientisme existent, certes. Une indifférence ambiguë aussi. Mais des signes d'amitié n'ont pas manqué, et qui n'empruntaient pas au code gestuel que négocieraient entre eux des parias.

Sans doute a-t-on compris que sans jouer à l'ignorance des plaisirs que le sexe procure ou des angoisses qu'il provoque aussi, l'intention de la recherche portait sur autre chose que la stricte pornographie, comme si l'objet « hallucinant » devait suffire à marquer une originalité et à produire quelque nouvelle science. C'est en expliquant calmement une démarche qui ne prétend

nullement à quelque monopole d'audace ou de « découverte », en travaillant dans le corpus plutôt que de venir s'y montrer à côté, en problématisant un usage du matériel et en rendant compte d'une implication non possédée, qu'une « reconnaissance » fut peut-être obtenue. On peut tomber dans le piège d'un discours justificateur et agressif, où l'on se situe finalement en miroir des positions que l'on veut attaquer. On peut perdre beaucoup de temps, et beaucoup de temps pour la recherche elle-même, en prévoyant des hostilités, en leur donnant finalement plus d'épaisseur qu'elles ne peuvent en avoir, en se campant dans le rôle d'un potentiel bouc émissaire, tout en prétendant qu'on ne saurait l'être, qu'on ne saurait tomber dans un tel piège : mais c'est ce piège que l'on finit par se tendre à soi-même en se voyant menacé de toutes parts et en répétant avec humeur qu'on ne sera pas paranoïaque. Ou c'est un discours d'anormal qu'on finit par produire en réitérant à toute occasion que l'on est normal et qu'on ne craint pas les vérifications de bonne santé mentale. On aura sans doute aussi compris que dans l'intention de parler d'autre chose — la sociologie « de quelque chose » est toujours une sociologie d'« autre chose » — il s'agissait bien de se situer en face de la pornographie, de n'en pas préparer une esquive « théorique », et de venir s'y situer. Il fallait précisément la regarder de près — non pas seulement « en parler », mais tenter de faire parler son discours, son organisation, son efficacité — pour produire dans le même temps un discours différent ni pris au piège ni supérieur. Ni ignorant du piège de l'emprise de l'objet, ni effrayé de ses logiques obsédantes. La position différente qui peut se négocier suppose de se coltiner aux choses, comme je l'ai dit, de voir ce qu'elles montrent, de s'appliquer à les voir, plutôt que de les considérer comme il le faudrait selon l'ordre d'un discours préconstruit, et de trouver les moyens, en voyant ce qu'on voit, d'y voir autre chose que ce que les choses mon-

trent ou exhibent. Il ne s'agit pas d'« annuler » des évidences « trompeuses ». Mais de s'y affronter résolument, d'y voir ce qui s'y voit, en comprenant qu'aucune image ne contient strictement le sens de ce qu'elle donne à voir.

Il ne s'agit pas de dire qu'elle trompe. Mais que l'analyse peut trouver un moyen dans ce qui peut apparaître comme l'abandon de toute intention analytique. « Se laisser faire » ne signifie pas en fait qu'on abandonne toute résistance, mais conduit à un autre emploi des résistances que ceux dont il est convenu en fait de dénier l'existence. Voir autrement ne signifie pas qu'on ne voit pas en fait ce qui se montre, mais que le regard s'articule à la capacité de voir, qu'il l'interroge ; qu'il en fasse l'emploi au lieu de s'en méfier et de décider de la supériorité de vue d'un regard prétendument débarrassé de la vue première ou « primaire ». Le parti pris est ici de partir du plus simple ou de ce qui se donne comme tel, de ne pas « pré-voir », de « faire confiance », tout en même temps et sans contradiction que la recherche ne tient pas qu'à la compilation du visible, en pariant pour des *dimensions d'invisibilité* qui ne peuvent s'approcher qu'à condition de s'obliger d'abord et longuement aux évidences les plus « crues ». Ainsi puis-je rendre compte de l'attitude impliquée et distanciée dont j'ai témoigné plus haut en empruntant parfois un ton ironique. Il s'agit de la combinaison du désintérêt et de l'intérêt le plus vif, du jeu de tendances contradictoires par-delà le point de leur contradiction. En être et jouer, plus que d'une duplicité, d'une absence aux situations par quoi l'on se laisse prendre, ne signifie pas qu'on soit atteint de « dédoublement de la personnalité ». Il s'agit d'une capacité d'écoute, d'attention aux enjeux que des contextes n'exposent pas, de tenir compte d'un ensemble d'éléments qui ne sont pas exactement contenus dans les « tableaux vivants » que l'on regarde. Et, comme je l'ai déjà dit, de les regarder et ne regarder qu'eux pour

voir ce qu'ils ne montrent pas. Cette attitude de recherche se différencie peu en fait des postures que chacun peut connaître dans la vie quotidienne : écouter quelqu'un, l'écouter attentivement, non pas pour repérer le moment du mensonge, pour entendre ce que l'autre ne peut pas savoir qu'il dit dans son bavardage, ni seulement pour en dégager les logiques internes, mais porter attention à la distance qu'il marque, à la lassitude ou aux espérances dont il fait furtivement mention, à *l'existence de ce dire, à sa situation*. Une telle attitude de recherche se différencie pourtant de celle qu'on a quotidiennement puisqu'à l'observer continûment on deviendrait sans doute « détraqué » ; si la « distance au rôle » (Goffman) marque notre capacité d'en être dans la vie de tous les jours, nous ne sommes en effet pas tenus d'en observer attentivement les effets sur la distance au rôle de ceux à qui l'on parle ou que l'on voit, ni leurs effets réciproques sur la division qui s'accroît entre soi et soi.

Il ne s'agit pas là de psychologisme, mais bien de sociologie. Sans rien prédire des usages qui devraient en être faits, sans programmer un déroulement de la recherche en situant un point de départ et un point d'arrivée, sans chercher non plus à user mécaniquement de notions, j'ai construit une implication dont la possibilité résidait dans l'emploi de thématiques toutes insuffisantes. Il s'est agi de manœuvrer des idées, sans confier à ces idées ou à leur manœuvre tout le travail d'élaboration d'une recherche. Ces idées peuvent être simplement énoncées. En premier lieu, étudier les « techniques du corps » (Mauss) typiques de la mise en scène pornographique, privilégier donc une attention particulière aux scènes de sexe des vidéos X, observer les corps dans leurs relations entre eux et chaque corps dans ses relations à lui-même. On est sans doute ici très proche du regard porté par le consommateur des films pornographiques mais, on le comprend sans doute, à la fois fort loin de la position qu'il occupe.

Les idées, les arts, les sociétés.

De quoi est faite
l'industrie du sexe aujourd'hui ?

Quel sens donner
au formidable essor de ce marché ?

Du magazine "de charme", à la revue porno ou la vidéo hard, Patrick Baudry propose une lecture des produits contemporains de la pornographie et de leur consommation. Partant du constat que la pornographie propose une imagerie, des pratiques et des mises en scène radicalement distinctes de la sexualité vécue, il montre que cette différence tient à l'écart qu'il y a entre regarder, voir et visionner, entre sexe et sexualité, entre la ritualité sexuelle et le spectacle pornographique.

Il était urgent de s'interroger sur cette dimension à la fois dérobée et très visible des sociétés contemporaines : loin de se laisser circonscrire à un outil de satisfaction des pulsions, la pornographie est devenue un monde, profondément révélateur, à l'âge des mass médias, d'un nouveau rapport de l'individu à soi, à l'autre et au monde.

ISBN 2-266-10139-0



9 782266 101394

Texte intégral

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00746154 5



Illustration : Asterdam

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

